

La liberté de l'homme qui prie

Essais politiques de Bernanos

●●● **Lars Klawonn**, Zurich
Licencié en Lettres

Les essais politiques et polémiques de Georges Bernanos durant la Seconde Guerre mondiale sont peu connus par rapport à son œuvre romanesque. Ils traduisent pourtant la résistance de la France libre au nazisme, et, plus largement, l'engagement intemporel du chrétien dans la lutte contre le Mal.

En juin 1940, en exil au Brésil, l'écrivain français Georges Bernanos se décide à abandonner définitivement toute création romanesque pour se consacrer à une longue série d'articles de guerre, d'abord dans les journaux du Brésil, puis dans ceux de Londres et bientôt d'Alger, auxquels s'ajoutent des prises de parole sur les ondes de la BBC.

Les temps ne sont plus à l'écriture solitaire. Il faut s'engager. En France, l'invasion allemande a commencé, la patrie court à sa perte. Bernanos ayant été soldat pendant la Grande Guerre n'est plus en état de s'enrôler, à cause de son âge certes (il est né en 1888), mais surtout à cause de son infirmité causée par un accident de motocyclette.

Refusant le déshonneur de l'armistice, il donne, dans ses articles, une voix à la France libre, à la France résistante, à la France combattante, au point de recevoir un jour, par câble, dans son vaste domaine en pleine forêt, une ferme sans eau ni électricité à plus de mille kilomètres de Rio, le soutien du Général de Gaulle, qui apporte désormais une plus large diffusion à ses articles.

Son engagement, son combat de la plume, Bernanos le considère comme son devoir d'homme et d'écrivain : « Ma seule et modeste vocation en ce

monde est de parler quand tout le monde se tait. »¹

Bernanos quitte la France avec toute sa famille en 1938 à destination du Paraguay, puis du Brésil. Exil volontaire. « J'ai quitté mon pays à l'heure où il se reniait. »² La politique attentiste et complaisante du gouvernement français à l'égard des dictatures montantes de l'Italie et de l'Espagne, soutenues et approuvées par ses anciens amis de l'Action française autour de Charles Maurras, lui faisait prévoir la déroute morale de sa patrie. Deux mois plus tard, il apprend les accords de Munich, qu'il critique vertement dans *Scandale de la Vérité* (1938).

Monarchiste à ses débuts, radicalement maurassien, collaborateur à l'Action française, il rompt avec son milieu intellectuel et ouvre le feu contre son camp. Il dénonce les crimes des nationalistes espagnols et s'engage en faveur de la France libre contre les systèmes totalitaires qui fondent leur pouvoir

- 1 • *Chemin de la Croix-des-Ames*, Monaco, du Rocher 1987, p. 16. Ce livre rassemble en ordre chronologique les articles de guerre, les conférences, les messages, etc. rédigés par Bernanos au Brésil, entre 1938 et 1945.
- 2 • **Albert Béguin**, *Bernanos par lui-même*, Paris, Seuil, p. 127.

sur la force et sur la contrainte. Dans *La France contre les robots* (1946), il s'attaque à la démocratie qui, par son effet de nivellement des valeurs, engendre la civilisation des machines, ce nouvel ordre totalitaire qui prépare la chosification des peuples et l'organisation rationnelle du monde.

Une foi incarnée

A travers ces essais se reflète la question de savoir comment la foi chrétienne s'engage dans son temps. Son œuvre politique et polémique, dont les articles de guerre ne sont qu'une partie, répond à une situation politique précise, celle de la France et de l'Europe entre 1931 et 1945. Sa vocation de chrétien engagé dans son temps ajoute à la dimension temporelle de ses textes une dimension éternelle.

Pour Bernanos, écrivain catholique, l'éternel est déjà dans le temporel, l'éternel s'insère dans le charnel. La spiritualité de Bernanos est une spiritualité incarnée. En tant que chrétien, il s'engage du côté de l'homme et pour l'homme, dans la vérité et contre le mensonge ; il s'engage pour l'éternité, car Dieu est ici présent. Il est caché, mais il est présent parmi nous, dans notre vie sur Terre. La voie du Salut commence ici et maintenant, sur la planète Terre.

Dans ses romans, le Mal est omniprésent. Bernanos thématise le Mal, les tentations auxquelles l'homme est exposé et qui provoquent l'autodestruction de sa conscience, la corruption de son âme. Dans son œuvre politique, il démasque le Mal qui s'incarne toujours sous des formes différentes, mouvantes et nouvelles. Ce sont, pour l'écrivain, au-delà des politiques des partis, aussi bien les régimes totalitai-

res que les régimes démocratiques, dont la lâcheté a permis « la honte de Munich », ce pacte avec Hitler, le dirigisme économique et le règne de la masse domestiquée par l'Etat. Il renvoie dos à dos le fascisme, le marxisme et le capitalisme : tous ces systèmes entravent la liberté de l'homme. Quelle est la nature de cette liberté dont nous parle Bernanos ? Il ne s'agit pas de la liberté moderne qu'engendre le culte de l'individu, cette liberté qui incite l'individu à opérer un choix uniquement selon son propre intérêt et à rechercher son bien individuel en l'absence totale du sens du devoir, du dévouement et du sacrifice. Il ne s'agit pas de la liberté de l'homme libéré de son passé, émancipé, comme on dit, sans tabous et transparent jusqu'à la moelle. Il ne s'agit pas de cette liberté pervertie de l'homme qui vit dans le rapport purement horizontal d'une société sans Dieu.

Il s'agit de la liberté de l'homme qui s'agenouille, plein de compassion et d'amour, de l'homme qui s'accepte dans son humilité et dans son humanité, qui vit dans le rapport vertical avec le temps, à la fois dans le temps et hors du temps, en sachant que le meilleur moyen de gagner la partie contre le temps est encore de renoncer dans une certaine mesure à y vivre.

En quoi, l'homme qui prie, l'homme qui se soumet à une force qui le dépasse, est-il libre ? Là aussi, on trouve des réponses chez Bernanos. Pour lui, il n'y a pas de liberté sans conscience. Le risque, l'audace, l'engagement, l'honneur, mais aussi le respect, l'humilité, le sens de la morale, l'amour de la pauvreté, voilà les valeurs chrétiennes permettant à l'homme de faire pleinement usage de sa liberté. D'une liberté d'ailleurs toute relative, qu'il s'agit de

pousser « jusqu'à la dernière limite possible ».

La citation suivante est issue d'un article paru dans une revue ecclésiastique brésilienne en 1943, où est précisée la liberté spécifique de l'écrivain : « Le devoir de l'écrivain est d'abord d'écrire de beaux livres, selon l'idée qu'il se fait de son art et des ressources dont il dispose, sans ménager rien ni personne, car tout livre est un témoignage, et le premier mérite du témoignage est d'être sincère. L'artiste a un regard plus aigu que les autres, et ce qu'on lui demande, ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est qu'il dise ce qu'il voit réellement - non pas ce qu'il désirerait voir, ou ce qu'il lui est ordonné de voir. Si l'artiste ne peut mettre d'accord sa vision et sa foi, qu'il se taise. Dieu ne saurait être honoré - ni l'Eglise servie - par des mensonges. » Et il conclut : « Nous ne pouvons accepter, nous autres écrivains, d'accorder notre témoignage aux circonstances, sous prétexte de favoriser les combinaisons de l'opportunisme [...]. Qu'un religieux soit soumis à cette douloureuse contrainte d'écrire parfois contre sa pensée intime, il y est tenu par son vœu solennel d'obéissance, et nous n'y trouvons rien à reprendre. Mais nous, nous entendons prendre notre risque [...]. Cette liberté, en somme, est le bien de tous, elle profite à tous. »³

Contre le Vatican

Scandale de la Vérité est essentiellement un règlement de comptes avec ses anciens compagnons de route. Mais dans un passage il se livre à une véritable diatribe contre les représentants de l'Eglise, peut-être la diatribe la plus cuisante, la plus violente et la plus brutale qu'un homme catholique ait

jamais adressée à son Eglise. Il critique la diplomatie du Vatican, le fait que le pape Pie XI condamne la doctrine nazie mais pas l'agression fasciste en Ethiopie ni le général Franco, qui fait figure de sauveur de la chrétienté alors qu'il pratique une répression sans pitié, le meurtre des innocents, des communiions imposées, des confessions forcées.

« Ces gens-là », les prélats politiques, Bernanos les traite, d'imbéciles, d'hypocrites, de farceurs parce qu'ils ne disent pas la vérité tout entière. « J'en ai assez de tous ces mensonges ! On maudit l'idole totalitaire à Berlin, on la tolère à Rome, on l'exalte à Burgos. Est-ce qu'on nous prend pour des imbéciles ? C'est au nom du diable que M. Hitler justifie en Allemagne l'esprit de guerre, mais Mussolini pratique à Rome la même littérature, aux applaudissements du clergé fasciste. »⁴

Dire ces vérités-là, à une époque où quasiment toute la France de droite catholique est derrière son Eglise et l'influence de Maurras à son comble - cette droite dont Bernanos fait partie et qui plus tard va soutenir le Maréchal Pétain et le régime de Vichy - est un véritable coup d'audace.

Ses critiques, si virulentes qu'elles soient, visent toujours la politique, la diplomatie du Vatican, jamais l'Eglise elle-même, qui est pour lui plus une mère, une nourrice qu'une enseignante de dogme et de morale. En attaquant ses représentants, en dénonçant leurs lâches opportunistes qui déshonorent l'Eglise, Bernanos défend l'Eglise con-

3 • « Le rôle de l'écrivain catholique », in *Chemin de la Croix-des-Ames*, op. cit., pp. 615-617.

4 • « Scandale de la Vérité » (1939), in *Bernanos, Essais et écrit de combat I*, Paris, La Pléiade 1971, p. 604.

tre elle-même : « Je connais le parti clérical. Je sais à quel point il manque de cœur et d'honneur. Je ne l'ai jamais confondu avec l'Eglise de Dieu. »⁵

Dans *Nous autres Français*, écrit en 1939, l'écrivain continue de développer le thème de l'homme chrétien libre : « Je dis, je répète, je ne me lasserai pas de proclamer que l'état présent du monde est une honte pour les chrétiens. Le sacrement de baptême leur a-t-il été conféré simplement pour leur permettre de juger de haut, avec mépris, les malheureux incrédules, qui, faute de mieux, poursuivent une entreprise absurde, s'efforcent inutilement d'instaurer, par leurs propres moyens, un royaume de justice sans Justice, une chrétienté sans Christ ? Nous répétons sans cesse, avec les larmes d'impuissance, de paresse et d'orgueil que le monde se déchristianise. Mais le monde n'a pas reçu le Christ - *non pro mundo rogo* - c'est nous qui l'avons reçu pour lui, c'est de nos cœurs que Dieu se retire, c'est nous qui nous déchristianisons, misérables ! »⁶

En même temps, en tant qu'homme libre, Bernanos se sent le devoir de sauver l'honneur de la France. A partir de Jeanne d'Arc dont il s'inspire, celle qui avait répondu à « l'Inquisiteur de la foi » de « s'en remettre à Dieu plutôt qu'aux gens de l'Eglise », Bernanos évoque et invoque la France, pays des hommes libres. La France dont la vocation est de résister contre l'oppression des nations impériales et dictatoriales, pays chrétien qui aime la liberté et qui ne reconnaît qu'un seul ordre, « l'ordre du Christ », qui est de désobéir à toute obéissance aveugle en dehors de la

vocation religieuse, de désobéir au nom de la Vérité et de la Liberté à la contrainte des consciences.

La Parole en acte

Cette liberté est la Parole en acte, elle est indivisible. Elle ne s'acquiert pas aux tables de négociation, elle s'actualise comme en une sorte de réaction chimique. Elle doit faire corps avec le monde. La liberté n'a qu'une parole, celle de l'engagement. C'est dire l'actualité des dires de Georges Bernanos, entre terrorisme islamiste et contre-révolution arabe. C'est dire aussi l'actuelle lâcheté de l'Europe qui, une fois de plus, cyniquement, assiste aux massacres des peuples sans bouger, en jouant la comédie, la mascarade, la farce des casques bleus et des rétorsions diplomatiques, tel le petit enfant qui s'amuse à combattre la bête immonde avec un pistolet à eau.

L'œuvre de Bernanos donne des réponses à la crise de notre civilisation. Sa vocation de chrétien engagé n'a jamais vacillé. Toute sa vie, il a œuvré pour une renaissance chrétienne. Dans notre société athée et nihiliste, une société qui tolère davantage la pornographie sur les téléphones portables de nos enfants que les croix aux murs de nos salles d'écoles, la voix de Bernanos fait figure de prêcheur dans le désert.

Les Eglises chrétiennes, les forces chrétiennes libres devraient s'en inspirer pour mieux s'armer contre la nouvelle pensée unique qui interdit de parler du Salut de l'homme et de la soif de Dieu. Elles devraient se souvenir que l'Eglise du Christ est une Eglise vivante, et non pas un simple devoir de mémoire.

L. KI.

portrait

5 • Ibid., p. 608.

6 • « Nous autres Français » (1939) in *Bernanos, Essais et écrit de combat I*, op. cit., p. 632.